

Les apparences

Commençons par une sorte de devinette très simple, si simple qu'il faudra y répondre du tac au tac, en s'appuyant sur le bon sens élémentaire. Précisons qu'il ne s'agit pas de contrôler des connaissances, mais seulement de permettre de comprendre ensuite pourquoi l'on a répondu ainsi. Voilà :

Si l'on prend un objet quelconque, un crayon par exemple, et qu'on le jette devant soi, qu'observe-t-on ? On le voit faire un certain trajet, dans l'espace, puis retomber par terre et s'immobiliser. Si le sol est plat et si personne n'y touche, il restera là, en repos à nos pieds. Questions simples :

1. Le mouvement se conserve-t-il ?
OUI NON
2. Le repos se conserve-t-il ?
OUI NON

3. Un objet peut-il être en mouvement sans contact avec quelque chose qui est en mouvement ? OUI NON

(Entourer chaque fois OUI ou NON, puis tourner la page.)

Réponses :

Si l'on s'en tient à ce que l'on voit quand on jette ainsi un objet, trois réponses s'imposent à nous :

1. NON, le mouvement ne se conserve pas, puisque le crayon, une fois lancé, est retombé par terre et s'est immobilisé ; de même une balançoire, un ballon, une voiture dont on coupe le moteur, etc., finissent toujours par s'arrêter.

2. OUI, le repos se conserve parce que, ensuite, ce crayon que j'ai lancé, cette balançoire, ce ballon, cette voiture, une fois immobilisés, restent sans mouvement – sauf bien entendu si quelque chose vient les sortir du repos (ma main, le vent, un moteur quelconque).

3. NON, un objet ne peut être en mouvement sans le contact avec quelque chose qui est en mouvement, puisque si je cesse de pousser, si le vent cesse de souffler ou un moteur de tourner, l'objet finit par se retrouver en repos.

A partir de notre expérience, de nos sensations, nous répondons toujours ainsi.

Il se trouve que ce sont là les réponses que donnait le philosophe grec Aristote, plus de trois siècles avant Jésus-Christ. Cela peut reconforter : on se dira qu'on est aussi intelligents que cet illustre penseur, ou encore qu'il était déjà aussi savant que nous...

L'ennui, c'est que ces trois réponses sont fausses : au début du XVII^e siècle, Galilée les a réfutées, et c'est à partir de cette réfutation qu'il a pu poser les bases de la science physique !

En fait, lorsque je lance un crayon, celui-ci devrait continuer en ligne droite à l'infini : mais la gravitation terrestre et (dans une moindre mesure) la résistance de l'air contredisent cette tendance et le ramènent au sol. On voit bien que, dans un vaisseau spatial, ce mouvement est différent. On voit bien aussi que lorsqu'on descend d'un train en marche nous conservons du mouvement. Heureusement d'ailleurs, parce que si tel n'était pas le cas, lorsqu'on se trouve dans un avion et que l'on boit un verre, l'eau devrait nous frapper le visage à 1 000 km/h ! En fait, si je jette mon crayon dans cet avion, il aura la même trajectoire, que l'avion soit arrêté au

sol ou qu'il navigue à vitesse constante. C'est bien pourquoi, alors que la Terre tourne à grande vitesse autour de son axe et autour du soleil, tout se passe pour nous comme si elle était immobile. C'est d'ailleurs pour cette raison que les hommes purent croire pendant si longtemps qu'elle ne tournait pas.

Arrêtons ici la devinette et ses réponses, et remarquons une chose : une idée peut sembler évidente pendant des millénaires à toute l'humanité, au vu de son expérience sensible, au vu des apparences, et pourtant se révéler totalement fausse du point de vue de la réalité ! Nous retrouverons bien souvent cette étrangeté en philosophie (comme en sciences).

Remarquons une seconde chose, que suggère cette devinette : comme nous avons répondu aux trois questions en nous fiant aux apparences sensibles, nous avons admis, sans nous en rendre compte, une idée philosophique. Expliquons-nous.

Dire que le repos se conserve tout seul mais que le mouvement ne se conserve pas, c'est sous-entendre que le mouvement, en un sens, est un état passager, quelque chose d'inessentiel, une imperfection. Un peu comme certains ont pu dire que la vie ter-

restre est peu de chose parce qu'elle est passagère, et croient à une vie qui serait essentielle parce que éternelle et immobile – n'appelle-t-on pas cette vie, justement, le « repos éternel » ? Cela sous-entend que le repos est *essentiel*, et que le mouvement est *inessentiel*. C'est ce que pensaient déjà des philosophes comme Platon ou Aristote dans l'Antiquité.

Nous sommes partis d'un crayon que l'on jette pour en arriver à Platon et Aristote ! Mais nous allons trop vite. Il faut en revenir à des choses plus simples, plus quotidiennes...

Dans mon ascenseur, j'entends quelqu'un dire : « *De toute façon, il y aura toujours des gens faits pour être riches, et d'autres pour être pauvres.* »... Dans le métro, quelqu'un lance : « *De toute façon, les guerres sont dans la nature de l'homme ; il y en aura donc toujours.* »... Un collègue de travail dit que son fils « *n'est pas doué pour les maths* » ; un autre évoque la « *nature féminine, qui fait que les femmes ne sont pas faites pour certaines responsabilités* »...

Chaque jour, des milliards de phrases de ce genre sont lancées dans le monde. Ce n'est pas de la philosophie, bien sûr. Quoique... si l'on creuse un peu ces affirmations, qu'y trouvons-nous ?

On y trouve l'idée que la richesse, la guerre, les mathématiques, les responsabilités ne sont pas des choses qui se forment à partir de causes et d'acquisitions socio-culturelles, mais découlent de facteurs « naturels », « éternels », auxquels on ne peut donc rien changer.

Bien entendu, si l'on pose aux auteurs de ces phrases la question : « *Alors rien n'a donc changé depuis la préhistoire ?* » ils répondront : « *Oui, bien sûr, le monde change tout le temps.* » Si on leur demande encore : « *Mais alors, rien de tout cela n'est absolument fatal ?* » ils répondront encore : « *Non, c'est vrai, on peut agir contre ces inégalités, contre les facteurs de guerre, pour faciliter l'apprentissage des maths, pour combattre les discriminations que subissent les femmes... Mais vous n'empêcherez pas que, par nature, certains individus sont faits ou non pour ceci ou pour cela... Il en sera toujours ainsi...* ».

N'est-ce pas là la façon de raisonner la plus répandue ? Que présuppose-t-elle ? Elle présuppose que dans les sociétés humaines tout ne cesse de bouger, mais qu'en même temps l'homme sera toujours l'homme, le riche toujours le riche, la femme toujours « la femme », etc.

Disons-le autrement : dans la réalité cela bouge, mais ce qui bouge est inessentiel,

c'est-à-dire que l'essentiel, lui, ne bouge pas.

Ou encore, en termes philosophiques : l'essence est éternelle, le mouvement est inessentiel. Voilà ce que sous-entendent ces innombrables petites phrases quotidiennes. D'où cette idée provient-elle ? Nous la tirons spontanément du spectacle des sociétés où nous vivons. Nous supposons que ce qui existe existe parce que cela doit exister ainsi... Nous prenons toujours, dans un premier temps, ce qui existe pour quelque chose d'éternel, et l'apparence de la réalité pour son essence (essence : ce qu'une chose a d'essentiel, c'est-à-dire l'ensemble des caractéristiques qui font que cette chose est ce qu'elle est).

Allons plus loin. Il y a un point commun étonnant entre ces petites phrases quotidiennes et les devinettes qui précèdent : dans tous ces cas, lorsqu'on en reste aux apparences, le mouvement paraît être inessentiel et le repos essentiel !

Cette idée a beau être plus que contestable, il faut croire qu'elle repose en même temps sur un vrai problème pour que tant de personnes la partagent, et que des esprits aussi profonds que Platon ou Aristote y aient cru eux aussi...

Cela montre au moins une chose : il faut se garder de croire que lire des philosophes de l'Antiquité c'est lire des sottises dépassées depuis des siècles. Le plus souvent, aujourd'hui, nous pensons spontanément comme eux, ou moins bien qu'eux, et en tout cas avec moins de rigueur. C'est pourquoi nous avons besoin de lire les auteurs du passé sans préjugé, avec le souci d'y trouver de quoi mieux gouverner sa propre pensée.

Illusions

Mouvement, repos, apparence... Nous utilisons ces mots dans la vie quotidienne, des mots qui ont une signification courante mais qui ont aussi une portée plus profonde, philosophique. Il en va de même pour ces petites phrases de tous les jours, qui n'ont rien de philosophique à première vue mais qui – on l'a vu – sous-entendent de grandes affirmations philosophiques auxquelles on n'avait jamais songé.

D'une certaine manière donc, nous faisons tous de la philosophie « sans le savoir », comme M. Jourdain dans *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière faisait de la prose « sans le savoir ».

Seulement voilà : même si l'on ne sait pas qu'on fait de la prose du matin au soir, on en fait tout de même. Alors que lorsqu'on fait de la philosophie sans le savoir, on en fait certes mais n'importe comment. Et cela n'est pas sans conséquences.

Par exemple, si je crois que les capacités culturelles de l'homme sont naturelles et éternelles, alors j'y vois une fatalité et je ne peux agir pour les modifier. Si je crois que les capacités artistiques, scientifiques, sociales, techniques, etc., sont des choses « naturelles », « innées », alors je me résigne à ce que je suis aujourd'hui, à ce que sont mes enfants, à ce qu'est chaque peuple.

Si je crois à une infériorité « naturelle » de la femme, je me trompe, mais dans ma vie quotidienne je vais aussi me comporter selon cette croyance et donc renforcer les inégalités qu'elle subit. Même chose pour tout ce qui concerne l'humanité.

Par exemple : pendant des millénaires, les esclaves croyaient eux-mêmes qu'ils étaient esclaves « par nature », ou par volonté divine. Ils n'y voyaient pas le résultat d'une histoire sociale, de rapports de forces, de conceptions temporaires. Ils se trompaient donc. Mais leur erreur les conduisait à admettre leur sort comme une fatalité, à ne pas se révolter. Si bien que leur erreur (« l'esclavage est éternel ») rendait effectivement l'esclavage éternel ! Lorsque l'homme se trompe sur lui-même, son erreur tend à devenir la vérité du monde où il vit.

Réfléchir de façon rigoureuse et fondamentale à toutes ces questions, philosopher, ce n'est pas se contraindre à « couper les cheveux en quatre » : c'est s'efforcer d'être plus conscient pour être plus libre, choisir en connaissance de cause, ne pas se laisser envahir par les préjugés, ne pas admettre sans examen critique ce que pensent les autres, y opposer ce que pensent d'autres personnes encore. C'est avoir l'esprit critique, et, en se nourrissant de réflexions contradictoires déjà formulées, être le moins victime possible des illusions.

Nous ne pouvons pas et ne pourrons jamais avoir la certitude de posséder une « vérité ». De là ce lieu commun selon lequel « *toutes les opinions se valent* », « *tout est relatif* », « *la vérité d'aujourd'hui sera l'erreur de demain* », etc. En fait, si l'on ne peut affirmer qu'une idée est définitivement « vraie », on peut en revanche affirmer que certaines idées sont définitivement « fausses ».

Par exemple, on a cru vraie l'idée que la foudre venait d'un dieu ; aujourd'hui on l'explique bien autrement, et on la maîtrise avec un simple paratonnerre. Certes, on ne cessera jamais de l'expliquer d'une façon de

plus en plus précise, donc on n'en aura jamais la totale « vérité » ; mais l'idée qu'elle est envoyée par une divinité est pour toujours abandonnée et ne sera jamais « vérifiée ».

De même, on a cru longtemps que le soleil tournait autour de la Terre : on garde de ce passé l'expression « *le soleil se lève, se couche...* ». D'après un sondage récent, un Français sur cinq le croit encore ! Hier, on croyait cette idée « vraie » ; depuis le début du XVII^e siècle et Galilée, on *sait* que c'est la Terre qui tourne sur elle-même et autour du soleil. Certes, la vérité absolue du système solaire et du mouvement terrestre est toujours susceptible de progrès mais l'idée que c'est le soleil qui tourne autour de la Terre est *pour toujours* une erreur.

On peut donc dire *à la fois* que « La Vérité » absolue est inaccessible, et que, pour autant, toutes les opinions ne se valent pas. La connaissance humaine est ainsi un processus sans fin, infini, qui nous fait avancer dans la « vérité » au sens où il ne cesse de nous faire dépasser des erreurs et de nous faire ainsi sortir de l'ignorance.

Vérité, erreur... Ces notions, bien sûr, ne sont pas simples et une année de philo-

sophie ne suffira pas pour y voir totalement clair. Mais il faut au moins savoir qu'elles recouvrent un grand problème qui nous concerne tous. Posons-nous à ce sujet quelques questions élémentaires.

Première question : Qu'est-ce qu'une idée « vraie » ? Pour aller vite, disons que c'est une idée qui est conforme à la réalité.

Deuxième question : D'où vient une idée vraie ? Étant donné cette conformité, disons qu'une idée « vraie » provient de notre rapport à la réalité.

Troisième question : Qu'est-ce qu'une idée fausse ? Pour aller aussi vite, disons que c'est une idée qui contredit la réalité.

Quatrième question : D'où vient une idée « fausse » ? En bonne logique, elle ne paraît pas pouvoir venir de la réalité, puisqu'elle la contredit... Elle vient donc de facteurs non « réels », subjectifs, comme l'étourderie, le mensonge, la bêtise, la mauvaise foi, l'ignorance, etc.

Voilà comment nous avons tendance à poser le problème dans la vie courante. Par exemple, lorsque nous avons l'impression d'avoir raison face à un interlocuteur, que nous donnons tous nos arguments, tous nos raisonnements, et que cet interlocuteur campe sur ses positions, nous avons le sen-

timent qu'il « ne veut rien comprendre », que c'est lui qui s'attache à son erreur. Et lorsque nous le quittons, nous nous disons que cette erreur vient de sa pensée, alors que notre vérité à nous s'appuie sur la réalité. Nous avons ainsi l'impression que la vérité vient de la réalité, contrairement à la fausseté.

Est-ce si évident ? Reprenons l'exemple de la Terre et du soleil : d'où venait cette erreur ? Justement de l'expérience visuelle de la réalité ! D'où vient la vérité sur ce problème ? De démonstrations très abstraites, dont le résultat contredit ce que la réalité nous montre ! Très généralement, la réalité nous apparaît de façon illusoire, et il faut beaucoup d'efforts intellectuels pour admettre – contre l'expérience – ce que les sciences découvrent et confirment de façon expérimentale. C'était déjà le cas avec l'exemple du crayon...

Cela signifie que notre expérience de la réalité, les apparences sont facteurs d'illusions dans notre pensée.

Il en va de même en société : la société dans laquelle nous vivons nous apparaît toujours plus ou moins comme la seule « normale ». Pourtant, elle ne cesse de

changer au cours des siècles, et il en est tant d'autres sur la planète !

Les esclaves ont ainsi cru l'esclavage naturel et éternel ; comme nos ancêtres ont cru éternels le servage, l'asservissement de peuples entiers, la domination des femmes ; et comme nos contemporains croient souvent naturelles et éternelles les famines, les guerres, les inégalités, les dominations, etc.

Au XVIII^e siècle, le philosophe Fontenelle résumait cela par une belle métaphore : de mémoire de rose, on n'a jamais vu mourir un jardinier ; si donc les roses pensaient, elles croiraient que les jardiniers sont éternels...

Nous avons donc une première certitude : étant donné que nous formons nos idées à partir des apparences que nous délivre notre expérience sensible, et que ces apparences nous imposent des illusions sur la nature comme sur la société, il est certain que nous cultivons un nombre incalculable d'idées fausses, que nous prenons pour autant d'idées vraies. L'ennui, c'est que par définition nous ne pouvons trouver *que* des apparences autour de nous, car ce qui n'apparaît pas pour nous n'existe pas ! Ne sommes-nous pas alors enfermés dans un cercle vicieux ?

Nous le verrons plus loin, c'est avec ce genre d'interrogation que la philosophie est née en Grèce il y a vingt-cinq siècles. Et ce fut notamment en réfléchissant sur ce que sont les mathématiques, qui se formaient alors sous leur forme abstraite avec Pythagore et Thalès, que l'on chercha à sortir de ce cercle vicieux.

Pour le faire comprendre, prenons deux exemples de figures que je trace grossièrement, en une sorte de petit problème pour enfants :

1.



Question : Comment cela s'appelle-t-il ?

2.



Soit un cercle de centre O et deux rayons OA et OB . Comparez les longueurs OA et OB .

Réponses :

1. Il s'agit d'un cube, vous l'avez deviné...

Mais qu'est-ce qu'un cube ? D'après sa définition, son essence, un cube est un volume (ici, c'est une figure plane), il a six faces (ici il y en a trois), douze arêtes égales (ici, neuf, et inégales), vingt-quatre angles droits (ici, douze, pas droits, et d'ailleurs les arêtes ne se touchent pas !).

Vous n'avez donc pas répondu d'après l'apparence sensible de la figure tracée sur le papier, mais d'après l'idée de cube, le *concept* de cube, que vous avez dans votre pensée.

2. $OA = OB$, puisque par définition tous les rayons d'un cercle sont égaux. Mais là encore, la figure tracée sur le papier n'est pas un cercle, il n'est même pas fermé, OA et OB sont inégaux, pas droits, OA dépasse le cercle, OB ne l'atteint pas. De plus le centre O est un gros point ; or, par définition, un point et une ligne mathématiques n'ont aucune épaisseur, sinon toute la géométrie s'écroule !

Allons vite : une figure géométrique se

conçoit avec la pensée mais ne pourra jamais être représentée matériellement, de façon sensible. Personne ne *verra* jamais un cercle ; seulement des roues, par exemple. Et une roue ne sera jamais parfaitement circulaire. Résumons-nous : la figure géométrique n'est *vraie* que comme idée dans notre pensée ; sitôt qu'elle apparaît, de façon sensible, elle est imparfaite, approximative.

Mais alors, d'où viennent les idées mathématiques que nous avons dans notre pensée, si elles ne peuvent venir de l'expérience sensible ? Des enseignants ? Mais eux, d'où les tiraient-ils ? Des livres ? Mais d'où les tiraient ceux qui les ont écrits ? etc. A l'infini.

Incontestablement, tout ce qui existe dans notre pensée ne provient pas seulement, directement, de nos sensations... C'est pourquoi nos ancêtres de l'Antiquité imaginèrent un « Ciel des nombres » où notre « Ame » aurait séjourné, un « Dieu géomètre » qui aurait tout créé, ou encore un « Ciel des idées » où notre âme aurait vécu avant notre naissance...

Cela peut paraître farfelu. Mais pouvez-vous, aujourd'hui, expliquer autrement cette mystérieuse présence d'êtres

purement idéaux, abstraits, dans notre pensée ?

Aujourd'hui, on peut y parvenir par d'autres voies, fort complexes d'ailleurs. Mais si vous ne connaissez pas ces voies vous-même, à la veille du troisième millénaire, convenez que cette énigme ait pu en être une pour Platon, par exemple, et qu'il était déjà assez extraordinaire de découvrir qu'il y avait là un problème, pour ne pas aller lui reprocher de ne pas avoir pu y apporter le type de réponse qu'on lui donnerait de nos jours si difficilement !